

POLICE LINE DO NOT CROSS
POLICE LINE DO NOT CROSS
POLICE LINE DO NOT CROSS
POLICE LINE DO NOT CROSS

Le **festival** du ROMAN POLICIER

POLAR' OSNY

The logo for 'POLAR' OSNY features the word 'POLAR'' in a large, white, sans-serif font. A magnifying glass with a white handle and frame is positioned over the letter 'O'. Inside the magnifying glass's lens is a yellow fingerprint. Below 'POLAR'' is the word 'OSNY' in a smaller, white, sans-serif font. The entire logo is set against a red background.

Parole d'experts

Concours de nouvelles policières 2025



À l'occasion de la 5^e édition du Festival Polar'Osny, la ville et la Médiathèque municipale d'Osny (MÉMO) ont créé un concours de nouvelles policières ouvert à tous les collégiens du département du Val d'Oise, avec pour objectif de valoriser l'expression écrite et, en particulier, le genre littéraire de la nouvelle.

Nous vous invitons à découvrir les trois nouvelles lauréates réunies dans ce recueil.

« Il s'agit à chaque fois de nouvelles noires, pas d'enquêtes policières ni de thrillers. Ce n'est pas anodin. Les thématiques sont très actuelles : Alzheimer et solitude de la vieillesse, violence gratuite, cruauté envers les animaux et auto-justice, pour les 2^e et 3^e. Le premier relève plutôt de l'épouvante, du film d'horreur. Des textes forts, pessimistes (le coupable n'est pas puni), violents, qui s'inscrivent dans un courant sombre de la littérature policière, très ancrés dans notre époque. » Isabelle Bourdial, écrivaine, membre du jury et chargée de mission du Festival Polar'Osny.

Lors de la remise des prix, Virginie Tinland, vice-présidente au Conseil départemental déléguée à la Jeunesse et à l'Éducation, a salué la créativité des jeunes auteurs. Quant aux deux invités d'honneur, Gérard Coquet et Ian Manook, ils leur ont lancé avec humour : « *Écrire, c'est mettre son égo de côté !* ».

Bonne lecture !

1^{er} prix : **Larmes de sang**, écrite par Eléonore Gourdin,
Collège Léonard de Vinci d'Éragny

2^e prix : **La fausse disparition**, écrite par Yanis Gautier,
Collège Saint Charles de Cormeilles-en-Parisis

3^e prix : **Meurtre à la campagne**, écrite par Dounya Ritz,
Collège Montesquieu de Beauchamp

LARMES DE SANG

Par **Éléonore Gourdin**

Les cris d'effroi résonnaient presque encore quand la police arriva à la demeure hantée. Elle avait appartenu à une grande famille mais, suite à un accident survenu après la mort du dernier propriétaire et de sa sœur, elle avait été abandonnée puis rachetée par de nombreux propriétaires qui l'avaient tous revendue peu de temps plus tard. On ignorait si la demeure était bel et bien hantée ou si c'était son architecture gothique faite de pierres grises noircies par le temps ou bien ses fenêtres qui semblaient vous épier tels des yeux dénués de vie, son écrin de forêt sombre ou le lac aux eaux noires et silencieuses qui entouraient le manoir.

Dans tous les cas, le cœur des policiers s'était serré dans leur poitrine quand ils avaient reçu un appel de campeurs qui avaient entendu des cris en provenance de la maison.

En arrivant sur place, le capitaine Edgar Leroux avait dû faire dégonder la porte principale pour pénétrer dans le manoir. La noirceur du passé de ces lieux semblait en avoir imprégné les tentures sombres, le parquet d'ébène, les moulures et les nombreux tableaux représentant d'anciens propriétaires à l'air grave. Il avança dans la demeure qui semblait figée dans le passé. Il remarqua un vase cassé et un tapis en partie retourné.

On l'informa que le nouveau propriétaire des lieux souhaitait en faire un musée de l'épouvante ainsi qu'un hôtel. Il était venu avec trois amis et sa sœur pour y dormir avant le début des rénovations. Leroux entreprit alors de partir à leur recherche. On l'informa que les chambres se trouvaient à l'étage. Les longs couloirs qui donnaient sur les différentes pièces du manoir étaient aussi silencieux qu'une cathédrale. Il trouva la première chambre au bout d'un couloir obscur.

Il poussa la porte qui laissa entrevoir une grande pièce au plafond haut, aux étroites fenêtres en ogives, fermées par des volets de bois de l'intérieur. Les meubles d'ébène rendaient l'obscurité pesante. Le lit à baldaquin avait ses rideaux tirés. En les écartant le capitaine eut un

hoquet d'horreur. Il y avait, sur le lit, un corps d'homme étendu, les paupières grandes ouvertes mais dépourvues d'yeux à protéger. Ils avaient été arrachés à en croire les lambeaux de chair qui subsistaient dans les orbites vides. Du sang séché avait coulé sur le visage comme des larmes. Le visage était d'une paix affolante face aux deux creux de son visage. Il n'y avait pas la moindre trace de lutte.

Le capitaine recula affolé par ce spectacle. Il se précipita dans toutes les autres pièces pour trouver les autres victimes de cette barbare tuerie. Il trouva dans trois autres chambres le même horrible spectacle : visage serein cerné de grandes lignes rouges et de creux à la place des yeux qui avait été arrachés plus ou moins partiellement à en croire les restes de globes oculaires.

Leroux redescendit et envoya les équipes scientifiques faire les relevés sur les corps mutilés. Il alla vérifier les entrées. Toutes les portes étaient fermées par de grandes serrures et de lourdes chaînes de métal solides au vu des difficultés qu'avaient eues les policiers à entrer dans le château. Toutes les fenêtres étaient fermées par de grands volets en bois épais.

Leroux alla dans la salle à manger où les amis avaient pris leur dernier repas. En entrant, une forte odeur d'ail l'assaillit. Il trouva une grande table en bois ouvragée où était disposée une nappe vert sombre. Les rideaux et les tentures étaient du même vert. Deux chaises étaient renversées. Il y avait une commode sombre où étaient disposés divers objets : d'anciennes pendules, des verres et carafes aux liquides ambrés, une grande cage de métal ouvragé, un chat noir empaillé.

— Sortez, commissaire.

C'était un scientifique en combinaison stérile qui avait parlé.

— Pourquoi ? répondit le commissaire perplexe.

— Car je suppose que vous ne voulez pas mourir intoxiqué.

— Comment ça ?

— Vous sentez ?

— Quoi, l'ail ?

— Ce n'est pas de l'ail, c'est de l'arsenic ! Normalement il est inodore mais en se dégradant il prend une odeur d'ail.

— Vous voulez dire qu'il y a de l'arsenic dans l'air ?

— Oui et je peux même vous dire que vue la concentration qu’il y a dans la pièce hermétiquement close depuis des années, c’est l’arsenic qui a tué le propriétaire et ses amis.

— Ce n’est pas possible, ils ont les yeux arrachés ! Ce ne peut pas être l’arsenic qui les a tués.

— Je vous assure que si ! Avez-vous remarqué ? Chaises renversées, tapis retourné. Lors d’une intoxication à l’arsenic on devient désordonné. Pour les yeux je ne peux vous donner de réponse mais l’autopsie le confirmera, c’est l’arsenic le coupable. Tout comme il est responsable de toutes les morts étranges de ce manoir.

De l’arsenic vraiment mais pour les yeux ? Leroux commença à se poser sérieusement la question : se pouvait-il qu’il y ait un fantôme ? Que la sœur enterrée vivante se soit vengée en arrachant les yeux des victimes pour que sa demeure ne puisse appartenir à personne d’autre qu’à sa famille ? La noirceur de cette demeure aurait pu emprisonner son âme. Toutes les rumeurs sont-elles vraies ?

Un bruit retentit soudain dans une pièce proche.

Le commissaire se dirigea vers la pièce. Il entra et trouva un corbeau en train de dévorer les yeux d’une fille aux cheveux noirs, la sœur du propriétaire. Ses bras étaient recouverts de coupures et de plumes. Un grand corbeau noir comme l’abîme dévorait ses yeux. Son visage était strié de larmes ensanglantées. C’était elle qui avait crié en se faisant manger les yeux alors que l’arsenic ne l’avait pas encore tuée.

Leroux repensa à la cage de fer. Il retourna dans la salle à manger et trouva accroché à la cage un mot : « *Bon anniversaire, mon frère* ». En s’échappant, le corbeau s’était nourri des chairs molles des yeux. Le corbeau de mort s’était libéré de sa cage et jamais plus il n’y retournerait.



LA FAUSSE DISPARITION

Par Yanis Gautier

Dring, dring : 2 heures 16, hiver 1959. Le téléphone sonna au petit commissariat de campagne de Sevenoaks aux alentours de Londres au Royaume-Uni.

Le pauvre commissaire Jackson avait eu la malchance de rester dormir au poste car son service avait fini très tard. Il se tourna et se retourna dans son inconfortable fauteuil en cuir en ignorant les appels. Au bout d'un quart d'heure, voyant que le téléphone ne cessait de sonner, le commissaire finit par se lever en pensant : *qui que ce soit à l'appareil, il a intérêt à avoir une bonne raison d'appeler car sinon je promets que je trouverai un moyen de le faire condamner à quinze ans de prison ferme.* Il décrocha et dit :

— Je vous préviens, je...

— Ma fille a disparu, s'il vous plaît, aidez-moi ! Ma fille, ma pauvre fille ! Elle n'a jamais rien fait de mal, je vous jure ! s'exclama l'homme au téléphone.

Il se mit à pleurer.

— Allons, allons, où habitez-vous ? lui demanda le commissaire.

— Au rond-point à l'ouest... oui, oui c'est ça à l'ouest... au rond-point, c'est la seule maison vous ne pouvez pas la louper, c'est la seule maison !

Le commissaire Jackson prit sa voiture et se dirigea vers le rond-point. *J'espère que ce n'est pas un de ces fichus canulars,* pensa le commissaire. Arrivé au rond-point, il constata, en effet, qu'il n'y avait qu'une seule maison. Le commissaire entra dans une espèce de jardin délabré. Pas de portail, un grillage plein de trous, dont un tellement grand que le commissaire avait à peine à se baisser pour pouvoir rentrer. La décoration glaçait le sang. Des nains de jardins fixaient les intrus, des mauvaises herbes poussaient partout, des objets de bric et de broc étaient abandonnés ici et là et le toit semblait à moitié arraché. Toc, toc, toc. La porte s'ouvrit brusquement laissant place à un vieil homme d'au moins quatre-vingts ans. Des cheveux blancs en bataille,

des habits déchirés, des yeux verts perçants. Cet homme était dans le même état que son jardin et faisait penser à un fou.

— Suivez-moi, vite !... Oui, vite avant qu'il ne soit trop tard !

La maison était dans un très mauvais état également à l'intérieur : du papier peint déchiré, de la moquette usée et tachée, des détritres au sol et de la vaisselle sale éparpillée un peu partout. Le vieil homme montra au commissaire des photos de sa fille. Elle ressemblait à son père, à ceci près qu'elle n'avait qu'une vingtaine d'années.

— Votre fille semble vraiment jeune. Êtes-vous sûr que... ?

— Oui, ma fille... c'est ma fille ! cria le vieil homme.

— D'accord, d'accord. Dès demain, je lancerai des recherches dans tout le village. Comment s'appelle-t-elle ?

— Je... je ne sais pas, je ne sais plus...

Après une courte nuit de sommeil agitée par le souvenir dérangeant du vieil homme, le commissaire Jackson se leva. Une dizaine de cafés plus tard, il retourna sur les lieux de la disparition. Muni d'une loupe, le commissaire fouilla les alentours de la maison à la recherche d'indices. À part une famille de rats et un nid d'abeilles, le commissaire ne découvrit rien qui aida son enquête. Il essaya d'interroger le vieil homme, en vain.

— Quand avez-vous vu votre fille pour la dernière fois ? lui demanda le commissaire.

— Oui ma fille... ma fille... ah oui... c'est ma fille ! s'exclama le vieil homme .

Voyant que l'interrogatoire ne menait à rien le commissaire Jackson rentra au commissariat et appela les postes de police des villages avoisinants afin de leur demander s'ils avaient des informations sur la disparition d'une jeune fille d'une vingtaine d'années. Rien.

Il se présenta devant chacune des portes du village et interrogea les habitants, mais personne ne semblait connaître ni le vieil homme, ni sa fille et personne n'avait rien vu.

Il organisa, le lendemain, une grande recherche dans tout le village en mobilisant les volontaires. Toujours rien.

Après plusieurs semaines de recherches, tous les résultats étaient négatifs. Rien, absolument rien ! Le mystère restait total.

Une nouvelle enquête mobilisa le commissaire Jackson et l'affaire de la disparition de la mystérieuse jeune fille inconnue fut reléguée au second plan.

Ce n'est qu'un mois plus tard que le commissaire Jackson eut les réponses aux questions soulevées par la disparition. Une femme d'une cinquantaine d'années entra dans le poste de police. Bien qu'elle eut beaucoup changé, il la reconnut tout de suite. C'était elle, la mystérieuse jeune fille disparue !

— Savez-vous où trouver cette maison ? questionna la femme. Ce village a tellement changé depuis la dernière fois que j'y suis venue, il y a trente ans...

La photo de la maison ressemblait à celle de la maison du vieux fou, mais en meilleur état. C'était la photo d'un passé révolu.

— Vous êtes la fille du vieil homme qui habite cette maison ! affirma le commissaire plutôt qu'il ne demanda.

— Oui... oui, c'est bien moi. Pourquoi cette question ?

— Pour rien, pour rien...

Elle se sentit obligée de se justifier quand même :

— Je viens rendre visite à mon père, je crains qu'il n'en ait plus pour longtemps. Nous sommes restés trop longtemps fâchés. Trente ans... trente ans depuis notre dispute à la mort de ma mère.

— Vous n'avez pas à me raconter, je vais vous emmener, lui dit le commissaire. Il sera content de vous voir, je vous l'assure.

Il la conduisit à la maison délabrée et lui dit : « Veillez bien sur lui ! ».

Puis, le commissaire Jackson repartit les mains dans les poches et l'esprit libéré. Le mystère de la disparition de la jeune fille inconnue était résolu.



MEURTRE À LA CAMPAGNE

Par Dounya Ritz

Ça s'est passé beaucoup trop vite. Je n'ai jamais fait de tort à personne, et il fallait que je débute avec un acte aussi abject.

Si seulement cette famille n'avait jamais élu domicile ici... Cette famille de Parisiens. Le fils aîné s'était empressé de ternir notre réputation depuis que Tuffy, mon chien, l'avait poursuivi en aboyant alors qu'il tapait sur le poulailler pour effrayer nos poules. Lui qui se donnait des airs de voyou n'en menait pas large et poussait des cris stridents de petite fille. Ce qu'il n'a vraiment pas apprécié, c'est que mes parents aient assisté à la scène et que je me sois esclaffée en le voyant s'époumoner. Il était populaire dans notre collège et n'a eu aucun mal à convaincre tous ses admirateurs de ne plus se rendre dans notre exploitation, sauf pour détériorer les fruits de nos travaux.

Depuis un an bientôt, je redoutais mon arrivée à la ferme, chaque matin. J'avais déjà trouvé deux de nos poules égorgées, le clapier ouvert avec les bêtes évadées, une des vaches qui flânait à l'extérieur de son enclos et bien d'autres choses.

Il y avait également eu, un matin, un porcelet que nous n'avons jamais retrouvé.

Un autre jour, la moitié de notre production de fromage avait été saccagée et, il n'y avait pas si longtemps, j'avais aperçu une silhouette s'évader de l'étable.

Nous savions qu'il reviendrait et qu'il fallait trouver une solution. Mon père a donc installé des caméras de surveillance dans la ferme et des fils électriques autour des enclos de mon bétail. Je les ai retrouvés détruits. Depuis ce jour, je tentais de ne jamais laisser un endroit sans surveillance, et j'avais convaincu mes parents d'acquérir un chien pour surveiller les troupeaux, il répondait au nom de Toby.

J'étais dans la fromagerie, après les cours, quand j'entendis hurler Toby. Je me précipitai en dehors de la stabulation, et me dépêchai vers la source du bruit. Arrivée au milieu du pré, je vis ce même garçon, qui nous tourmentait depuis un an, frapper Toby. Toby, ce brave chien,

qui n'avait jamais désobéi, et qui s'effondra dans un gémissement. Transportée par la colère, je fondis vers lui. Malheureusement, il s'enfuit sans que je puisse le rattraper. Je ne pus que me diriger vers mon chien, baignant dans un bain de sang. Je n'eus d'autre choix que de rentrer chez moi, mon chien gisant dans mes bras.

Un mois s'écoula sans qu'il réapparaisse à la ferme. Nous avions presque oublié son existence.

Un vendredi du mois de septembre, alors que je me préparais pour mon premier jour au lycée, je perçus un raffut venant de la fromagerie. Instinctivement, j'empoignai le fusil de chasse de mon père, et descendis... J'y découvris le garçon, massacrant la machine à glaces. Cette machine, qui rapportait la moitié du chiffre d'affaires, il était en train de la frapper avec une batte.

La fureur s'empara de moi et je braquai le winchester sur le fauteur de trouble qui ne m'avait pas remarquée. Je me raclai la gorge et il sursauta. Je lus successivement dans son regard le mépris, la colère et la peur. Et également une telle rancune que je fus un instant désappointée. Puis, repensant à tout ce que ma famille avait subi pendant ces douze mois, j'appuyai sur le détonateur.

Je n'eus pas le temps de réaliser ce que je venais de faire, que j'en perçus les conséquences, en le voyant s'effondrer. Comme un pantin dont on aurait coupé les fils. Je ne pus que regarder le sang s'écouler de son abdomen.

Au bout de quelques secondes, je repris mes esprits et m'approchai à pas hésitants du corps. Je me penchai au-dessus de ce dernier et ne pus que constater que son cœur avait cessé de battre.

Avec pragmatisme, je saisis le cadavre, sortis de la maison et me dirigeai jusqu'à la camionnette, que je conduisais régulièrement avec mon père. Je balançai le corps dans la remorque et pris le volant. Je m'aventurai sur les chemins tortueux que mon père empruntait d'habitude pour aller chasser le gibier à plumes.

Une fois parvenue à destination, j'arrêtai le véhicule et y tirai le corps inanimé en dehors. Je le traînai jusqu'au bord de la mare puis l'y jetai et le contemplai s'immerger lentement dans l'eau scintillante et reflétant le clair de lune.

Je retournai alors chez moi et, une fois arrivée dans la cour, je tentai d'atténuer les traces rouge carmin qui parsemaient le fond de la remorque.

Une investigation a été menée et a conclu à une fugue.

Depuis ce jour, je crois apercevoir le garçon dans tous les recoins de ma maison.

Notre vie a recommencé, presque identique à celle que nous menions avant que nos tracas ne débutent. Parfois, mon regard croise celui de mes parents, heureux et libérés de tout tourment. Bien sûr, ils ne me soupçonneraient jamais, moi, leur fille si exemplaire.

J'ai repris le chemin du lycée avec bonheur, même si je sais qu'un jour le corps pourrait être découvert, et que la vérité finira peut-être par éclater.



MéMO

